

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

RÉCLAMES : 10 fr. la ligne
ANNONCES : 5 fr. la ligne

Le GIL BLAS ILLUSTRÉ est servi
en prime à tous les abonnés du
GIL BLAS quotidien
Journal politique, littéraire et mondain

Prix de l'abonnement au Gil Blas quotidien
3 mois : Paris, 13 fr. 50, Départ. 16 fr.
Prix du Numéro : PARIS, 15 c.; PROVINCE, 20 c.

GIL BLAS

ILLUSTRÉ, HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer
le lendemain. — J. JANIN, préface de Gil Blas.

ABONNEMENTS :

	France Étrang.
Trois mois	1 fr. 2 fr.
Six mois	2 fr. 4 fr.
Un an	4 fr. 8 fr.

Le GIL BLAS illustré est servi
en prime à tous les abonnés du

GIL BLAS quotidien

Journal littéraire, politique et mondain

3 mois : Paris, 13 fr. 50. Départ. 16 fr.
Prix du Numéro : PARIS, 15 c.; PROVINCE, 20 c.

CE COCHON DE MORIN, par Guy de Maupassant



(Dessin de Steinlen.)

AVIS

NUMÉROS ABSOLUMENT ÉPUIÉS

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15 et 17 de 1891.

Les demandes en rassortiment, 20 cent. le numéro, 30 cent. pour l'étranger.

Abonnements au "Gil Blas illustré"

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

3 mois : 1 fr. ; 6 mois : 2 fr. ; Un an : 4 fr.

ÉTRANGER ET COLONIES :

3 mois : 2 fr. ; 6 mois : 4 fr. ; Un an : 8 fr.

Prière de nous couvrir par mandat-poste français ou étranger, suivant le cas.

CE COCHON DE MORIN

I

— Ça, mon ami, dis-je à Labarbe, tu viens encore de prononcer ces quatre mots : « ce cochon de Morin ». Pourquoi, diable, n'ai-je jamais entendu parler de Morin sans qu'on le traitât de cochon ?

Labarbe, aujourd'hui député, me regarda avec des yeux de chat-huant.

— Comment, tu ne sais pas l'histoire de Morin, et tu es de la Rochelle ?

J'avouai que je ne savais pas l'histoire de Morin. Alors Labarbe se frotta les mains et commença son récit.

— Tu as connu Morin, n'est-ce pas ? et tu te rappelles son grand magasin de mercerie sur le quai de la Rochelle ?

— Oui parfaitement.

— Sache qu'en 1862 ou 63, Morin alla passer quinze jours à Paris, pour son plaisir, ou ses plaisirs, mais sous prétexte de renouveler ses approvisionnements. Tu sais ce que sont, pour un commerçant de province, quinze jours de Paris. Cela vous met le feu dans le sang. Tous les soirs des spectacles, des frôlements de femmes, une continuelle excitation d'esprit. On devient fou. On ne voit plus que danseuses en maillot, actrices décolletées, jambes rondes, épaules grasses, tout cela presque à côté de la main, sans qu'on ose ou qu'on puisse y toucher. C'est à peine si on goûte, une fois ou deux, à quelques mets inférieurs. Et l'on s'en va, le cœur encore tout secoué, l'âme émoussillée, avec une espèce de démangeaison de baisers qui vous chatouillent les lèvres.

Morin se trouvait dans cet état, quand il prit son billet pour la Rochelle par l'express de 8 heures quarante du soir. Et il se promenait plein de regrets et de trouble dans la grande salle commune du chemin de fer d'Orléans, quand il s'arrêta net devant une jeune femme qui embrassait une vieille dame. Elle avait relevé sa voilette, et Morin, ravi, murmura :

— Bigre, la belle personne !

Quand elle eut fait ses adieux à la vieille, elle entra dans la salle d'attente, et Morin la suivit, puis elle passa sur le quai, et Morin la suivit encore ; puis elle monta dans un wagon vide, et Morin la suivit toujours.

Il y avait peu de voyageurs pour l'express. La locomotive siffla ; le train partit. Ils étaient seuls.

Morin la dévorait des yeux. Elle semblait avoir dix-neuf à vingt ans ; elle était blonde, grande, d'allure hardie. Elle roula autour de ses jambes une couverture de voyage, et s'étendit sur les banquettes pour dormir. Morin se demandait :

— Qui est-ce ?

Et mille suppositions, mille projets lui traversaient l'esprit. Il se disait :

— On raconte tant d'aventures de chemin de fer ! C'en est une peut-être qui se présente pour moi. Qui sait ? une bonne fortune est vite arrivée. Il me suffirait peut-être d'être audacieux. N'est-ce pas Danton qui disait : « De l'audace, de l'audace, et toujours de l'audace » ? Si ce n'est pas Danton, c'est Mirabeau. Enfin, qu'importe ? Oui, mais je manque d'audace. voilà le hic. Oh ! si on savait, si on pouvait lire dans les âmes ! Je parie qu'on passe tous les jours, sans s'en douter, à côté d'occasions magnifiques. Il lui suffirait d'un geste pourtant pour m'indiquer qu'elle ne demande pas mieux...

Alors, il supposa des combinaisons qui le conduisaient au triomphe. Il imaginait une entrée en rapport chevaleresque, de petits services qu'il lui rendait, une conversation vive, galante, finissant par une déclaration qui finissait par... par ce que tu penses.

Mais ce qui lui manquait toujours, c'était le début, le prétexte. Et il attendait une circonstance heureuse, le cœur ravagé, l'esprit sens dessus dessous.

La nuit cependant s'écoulait et la belle enfant dormait toujours, tandis que Morin méditait sa chute. Le jour parut, et bientôt le soleil lança son premier rayon, un long rayon clair venu du bout de l'horizon, sur le doux visage de la dormeuse.

Elle s'éveilla, regarda la campagne, regarda Morin et sourit. Elle sourit en femme heureuse, d'un air engageant et gai. Morin tressaillit. Pas de doute, c'était pour lui ce sourire-là, c'était bien une invitation discrète, le signal rêvé qu'il attendait. Il voulait dire, ce sourire : « Etes-vous bête, êtes-vous niais, êtes-vous jobard, d'être resté là, comme un pieu, sur votre siège depuis hier soir !

« Voyons, regardez-moi, ne suis-je pas charmante ? Et vous demeurez comme ça toute une nuit en tête à tête avec une jolie femme sans rien oser, grand sot ! »

Elle souriait toujours en le regardant ; elle commençait même à rire ; et il perdait la tête, cherchant un mot de circonstance, un compliment, quelque chose à dire enfin, n'importe quoi. Mais il ne trouvait rien, rien. Alors, saisi d'une audace de poltron, il pensa : « Tant pis, je risque tout » ; et brusquement, sans crier « gare », il s'avança, les mains tendues, les lèvres gourmandes, et, la saisissant à pleins bras, il l'embrassa.

D'un bond elle fut debout criant : « Au secours », hurlant d'épouvante. Et elle ouvrit la portière, elle agita ses bras dehors, folle de peur, essayant de sauter, tandis que Morin éperdu, persuadé qu'elle allait se précipiter sur la voie, la retenait par sa jupe en bégayant :

— Madame... oh ! ... madame !

Le train ralentit sa marche, s'arrêta. Deux employés se précipitèrent aux signaux désespérés de la jeune femme qui tomba dans leurs bras en balbutiant. « Cet homme a voulu... a voulu... me... me... » Et elle s'évanouit.

On était en gare de Mauzé. Le gendarme présent arrêta Morin.

Quand la victime de sa brutalité eut repris connaissance, elle fit sa déclaration. L'autorité verbalisa. Et le pauvre mercier ne put regagner son domicile que le soir, sous le coup d'une poursuite judiciaire pour outrage aux bonnes mœurs dans un lieu public.

II

J'étais alors rédacteur en chef du *Fanal des Charentes*, et je voyais Morin, chaque soir, au café du commerce.

Dès le lendemain de son aventure, il vint me trouver, ne sachant que faire. Je ne lui cachai pas mon opinion :

— Tu n'es qu'un cochon. On ne se conduit pas comme ça.

Il pleurait ; sa femme l'avait battu ; et il voyait son commerce ruiné, son nom dans la boue, déshonoré, ses amis, indignés, ne le saluant plus. Il finit par me faire pitié, et j'appelai mon collaborateur Rivet, un petit homme goguenard et de bon conseil, pour prendre ses avis.

Il m'engagea à voir le procureur impérial, qui était de mes amis. Je renvoyai Morin chez lui et je me rendis chez ce magistrat.

J'appris que la femme outragée était une jeune fille, M^{lle} Henriette Bonnel, qui venait de prendre à Paris ses brevets d'institutrice et qui, n'ayant plus ni père ni mère, passait ses vacances chez son oncle et sa tante, braves petits bourgeois de Mauzé.

Ce qui rendait grave la situation de Morin, c'est que l'oncle avait porté plainte. Le ministère public consentait à laisser tomber l'affaire si cette plainte était retirée. Voilà ce qu'il fallait obtenir.

Je retournai chez Morin. Je le trouvai dans son lit, malade d'émotion et de chagrin. Sa femme, une grande gaillarde osseuse et barbue, le maltraitait sans repos. Elle m'introduisit dans la chambre en me criant par la figure :

— Vous venez voir ce cochon de Morin ? Tenez, le voilà le coco !

Et elle se planta devant le lit, les poings sur les hanches. J'exposai la situation ; et il me supplia d'aller trouver la famille. La mission était délicate ; cependant je l'acceptai. Le pauvre diable ne cessait de répéter :

— Je t'assure que je ne l'ai pas embrassée, non, pas même. Je te le jure !

Je répondis :

— C'est égal, tu n'es qu'un cochon.

Et je pris mille francs qu'il m'abandonna pour les employer comme je jugerais convenable.

Mais comme je ne tenais pas à m'aventurer seul dans la maison des parents, je priai Rivet de m'accompagner. Il y consentit, à la condition qu'on partirait immédiatement, car il avait, le lendemain dans l'après-midi, une affaire urgente à la Rochelle.

Et, deux heures plus tard, nous sonnions à la porte d'une jolie maison de campagne. Une belle jeune fille vint nous ouvrir. C'était elle assurément. Je dis tout bas à Rivet :

— Sacrébleu ! Je commence à comprendre Morin.

L'oncle, M. Tonnelet, était justement un abonné du *Fanal*, un fervent coreligionnaire politique qui nous reçut à bras ouverts, nous félicita, nous congratula, nous serra les mains, enthousiasmé d'avoir chez lui les deux rédacteurs de son journal.

Rivet me souffla dans l'oreille :

— Je crois que nous pourrions arranger l'affaire de ce cochon de Morin.

La nièce s'était éloignée ; et j'abordai la question délicate. J'agitai le spectre du scandale ; je fis valoir la dépréciation inévitable que subirait la jeune personne après le bruit d'une pareille affaire ; car on ne croirait jamais à un simple baiser.

Le bonhomme semblait indécis ; mais il ne pouvait rien décider sans sa femme qui ne rentrait que tard dans la soirée. Tout à coup il poussa un cri de triomphe :

— Tenez, j'ai une idée excellente. Je vous tiens, je vous garde. Vous allez dîner et coucher ici tous les deux ; et, quand ma femme sera revenue, j'espère que nous nous entendrons.

Rivet résistait ; mais le désir de tirer d'affaire ce cochon de Morin le décida ; et nous acceptâmes l'invitation.

L'oncle se leva, radieux, appela sa nièce, et nous proposa une promenade dans sa propriété en proclamant :

— A ce soir les affaires sérieuses.

Rivet et moi se mirent à parler politique. Quant à moi, je me trouvais bientôt à quelques pas en arrière, à côté de la jeune fille. Elle était vraiment charmante, charmante !

Avec des précautions infinies, je commençai à lui parler de son aventure pour tâcher de m'en faire une alliée.

Mais elle ne parut pas confuse le moins du monde ; elle m'écoutait de l'air d'une personne qui s'amuse beaucoup.

Je lui disais :

— Songez donc, mademoiselle, à tous les ennuis que vous aurez. Il vous faudra comparaître devant le tribunal, affronter les regards malicieux, parler en face de tout ce monde, raconter publiquement cette triste scène du wagon. Voyons, entre nous n'auriez-vous pas mieux fait de ne rien dire, de remettre à sa place ce polisson sans appeler les employés, et de changer simplement de voiture ?

Elle se mit à rire.

— C'est vrai ce que vous dites ! mais que voulez-vous ? J'ai eu peur ; et, quand on a peur, on ne raisonne plus. Après avoir compris la situation, bien regretté mes cris ; mais il était trop tard. Songez aussi que cet imbécile s'est jeté sur moi comme un furieux, sans prononcer un mot, avec une figure de fou. Je ne savais même pas ce qu'il me voulait.

Elle me regardait en face, sans être troublée ou intimidée. Je me disais :

— Mais c'est une gaillarde, cette fille. Je comprends que ce cochon de Morin se soit trompé.

Je repris en badinant :

— Voyons mademoiselle, avouez qu'il était excusable, car, enfin, on ne peut pas se trouver en face d'une aussi belle personne que vous sans éprouver le désir absolument légitime de l'embrasser.

Elle rit plus fort, toutes les dents au vent :

— Entre le désir et l'action, monsieur, il y a place pour le respect.

La phrase était drôle, bien que peu claire. Je demandai brusquement :

— Eh bien ! voyons, si je vous embrassais, moi, maintenant, qu'est-ce que vous feriez ?

Elle s'arrêta pour me considérer du haut en bas, puis elle dit, tranquillement :

— Oh, vous, ce n'est pas la même chose.

Je le savais bien, parbleu, que ce n'était pas la même chose, puisqu'on m'appela dans toute la province « le beau Labarbe ». J'avais trente ans, alors, mais je demandai :

— Pourquoi ça ?

Elle haussa les épaules, et répondit :

— Tiens ! parce que vous n'êtes pas aussi bête que lui. Puis elle ajouta, en me regardant en-dessous :

— Ni aussi laid.

Avant qu'elle eût pu faire un mouvement pour m'éviter, je lui avais planté un bon baiser sur la joue. Elle sauta de côté, mais trop tard. Puis elle dit :

— Eh bien ! vous n'êtes pas gêné non plus, vous. Mais ne recommencez pas ce jeu-là.

Je pris un air humble et je dis à mi-voix :

— Oh ! mademoiselle, quant à moi, si j'ai un désir au cœur, c'est de passer devant un tribunal pour la même cause que Morin.

Elle demanda à son tour :

— Pourquoi ça ?

Je la regardai au fond des yeux sérieusement.

— Parce que vous êtes une des plus belles créatures qui soient ; parce que ce serait pour moi un brevet, un titre, une gloire, que d'avoir voulu vous violenter. Parce qu'on dirait après vous avoir vue :

— Tiens, Labarbe n'a pas volé ce qui lui arrive, mais il a eu de la chance tout de même.

Elle se remit à rire de tout son cœur.

— Êtes-vous drôle !

Elle n'avait pas fini le mot *drôle* que la tenais à pleins bras et je lui jetais des baisers voraces partout où je trouvais une place, dans les cheveux, sur le front, sur les yeux, sur la bouche parfois, sur les joues, par toute la tête, dont elle découvrait toujours malgré elle un coin pour garantir les autres.

A la fin, elle se dégagea, rouge et blessée.

— Vous êtes un grossier, monsieur, et vous me faites repentir de vous avoir écouté.

Je lui saisis la main, un peu confus, balbutiant :

— Pardon, pardon, mademoiselle. Je vous ai blessée ; j'ai été brutal ! Ne m'en voulez pas. Si vous saviez...

Je cherchais vainement une excuse.

Elle prononça, au bout d'un moment :

— Je n'ai rien à savoir, monsieur.

Mais j'avais trouvé ; je m'écriai :

— Mademoiselle, voici un an que je vous aime !

Elle fut vraiment surprise et releva les yeux. Je repris :

— Oui, mademoiselle, écoutez-moi. Je ne connais pas Morin et je me moque bien de lui. Peu m'importe qu'il aille en prison et devant les tribunaux. Je vous ai vue ici l'an passé, vous étiez là-bas, devant la grille. J'ai reçu une secousse en vous apercevant et votre image ne m'a plus quitté. Croyez-moi, ou ne me croyez pas, peu m'importe. Je vous ai trouvée adorable ; votre souvenir me possédait ; j'ai voulu vous revoir ; j'ai saisi le prétexte de cette bête de Morin ; et me voici. Les circonstances m'ont fait passer les bornes ; pardonnez-moi, je vous en supplie, pardonnez-moi.

Elle guettait la vérité dans mon regard, prête à sourire de nouveau ; et elle murmura :

— Blagueur !

Je levai la main, et, d'un ton sincère (je crois même que j'étais sincère) :

— Je vous jure que je ne mens pas.

— Elle dit simplement :

— Allons donc !

Nous étions seuls, tout seuls, Rivet et l'oncle ayant disparu dans les allées tournantes ; et je lui fis une vraie déclaration, longue, douce, en lui pressant et lui baisant les doigts. Elle écoutait cela comme une chose agréable et nouvelle, sans bien savoir ce qu'elle devait croire.

Je finissais par me sentir troublé ; par penser ce que je disais ; j'étais pâle, oppressé, frissonnant ; et, doucement je lui pris la taille.

Je lui parlais tout bas dans les petits cheveux frisés de l'oreille. Elle semblait morte, tant elle restait rêveuse.

Puis sa main rencontra la mienne et la serra ; je pressai lentement sa taille d'une étreinte tremblante et toujours grandissante ; elle ne remuait plus du tout ; j'effleurais sa joue de ma bouche ; et tout à coup mes lèvres, sans chercher, trouvèrent les siennes. Ce fut un long, long baiser ; et il aurait encore duré longtemps, si je n'avais entendu « hum, hum » à quelques pas derrière moi.

Elle s'enfuit à travers un massif. Je me retournai, et j'aperçus Rivet qui me rejoignait.

Il se campa au milieu du chemin ; et sans rire :

— Eh bien ! c'est comme ça que tu arranges l'affaire de ce cochon de Morin ?

Je répondis avec fatuité :

— On fait ce qu'on peut, mon cher. Et l'oncle ? Qu'en as-tu obtenu ? Moi, je réponds de la nièce.

Rivet déclara :

— J'ai été moins heureux avec l'oncle.

Et je lui pris le bras pour rentrer.

III

Le dîner acheva de me faire perdre la tête. J'étais à côté d'elle, et ma main sans cesse rencontrait sa main, sous la nappe ; mon pied pressait son pied ; nos regards se joignaient, se mêlaient.

On fit ensuite un tour au clair de lune, je lui murmurai dans l'âme toutes les tendresses qui me montaient du cœur. Je la tenais serrée contre moi, l'embrassant à tout moment, mouillant mes lèvres aux siennes. Devant nous, l'oncle et Rivet discutaient. Leurs ombres les suivaient gravement sur le sable des chemins.

On rentra. Et bientôt l'employé du télégraphe apporta une dépêche de la tante, annonçant qu'elle ne reviendrait que le lendemain matin à sept heures, par le premier train.

L'oncle dit :

— Eh bien ! Henriette, va montrer leurs chambres à ces messieurs.

On serra la main du bonhomme et on monta.

Elle nous conduisit d'abord dans l'appartement de Rivet, et il me souffla dans l'oreille :

— Pas de danger qu'elle nous ait menés chez toi d'abord.

Puis elle me guida vers mon lit.

Dès qu'elle fut seule avec moi, je la saisis de nouveau dans mes bras, tâchant d'affoler sa raison et de culbuter sa résistance. Mais quand elle se sentit tout près de défaillir, elle s'enfuit.

Je me glissais entre mes draps très contrarié, très agité et très penaud, sachant bien que je ne dormirais guère, cherchant quelle maladresse j'avais pu commettre, quand on heurta doucement ma porte.

Je demandai :

— Qui est là ?

Une voix légère répondit :

— Moi.

Je me vêtis à la hâte ; j'ouvris ; elle entra.

— J'ai oublié, dit-elle, de vous demander ce que vous prenez le matin : du chocolat, du thé, ou du café ?

Je l'avais enlacée impétueusement, la dévorant de caresses, bégayant :

— Je prends... je prends... je prends...

Mais elle me glissa entre les bras, souffla ma lumière et disparut.

Je restai seul, furieux, dans l'obscurité, cherchant des allumettes, n'en trouvant pas. J'en découvris enfin et je sortis dans le corridor, à moitié fou, mon bougeoir à la main.

Qu'allais-je faire ? Je ne raisonnais plus ; je voulais la trouver ; je la voulais. Et je fis quelques pas sans réfléchir à rien. Puis, je pensai brusquement :

— Mais, si j'entre chez l'oncle, que dirai-je ?... Et je demeurai immobile, le cerveau vide, le cœur battant.

Au bout de plusieurs secondes, la réponse me vint :

— Parbleu, je dirai que je cherchais la chambre de Rivet pour lui parler d'une chose urgente.

Et je me mis à inspecter les portes, m'efforçant de découvrir la sienne. Mais rien ne pouvait me guider. Au hasard, je pris une clef que je tournai. J'ouvris, j'entraï... Henriette, assise dans son lit, effarée, me regardait.

Alors je poussai doucement le verrou ; et m'apchant sur la pointe des pieds, je lui dis :

— J'ai oublié, mademoiselle, de vous demander quelque chose à lire.

Elle se débattait ; mais j'ouvris bientôt le livre que je cherchais. Je n'en dirai pas le titre. C'était vraiment le plus merveilleux des romans et le plus divin des poèmes.

Une fois tournée la première page, elle me laissa parcourir à mon gré ; et j'en feuilletai tant de chapitres que nos bougies s'usèrent jusqu'au bout.

Puis, après l'avoir remerciée, je regagnais, à pas de loup, ma chambre, quand une main brutale m'arrêta, et une voix, celle de Rivet, me chuchota dans le nez :

— Tu n'as donc pas fini d'arranger l'affaire de ce cochon de Morin ?

Dès sept heures du matin elle m'apportait elle-même une tasse de chocolat. Je n'en ai jamais bu de pareil. Un chocolat à s'en faire mourir, moelleux, velouté, parfumé, grisant. Je ne pouvais ôter ma bouche des bords délicieux de sa tasse.

A peine la jeune fille était-elle sortie que Rivet entra. Il semblait un peu nerveux, agacé comme un homme qui n'a guère dormi ; il me dit d'un ton maussade :

— Si tu continues, tu sais, tu finiras par gâter l'affaire de ce cochon de Morin.

A huit heures, la tante arrivait. La discussion fut courte. Les braves gens retiraient leur plainte, et je laissai cinq cents francs aux pauvres du pays.

Alors on voulut nous retenir à passer la journée. On organiserait même une excursion pour aller visiter des ruines. Henriette derrière le dos de ses parents me faisait des signes de tête.

— Oui, restez donc.

— J'acceptais, mais Rivet s'acharna à s'en aller.

Je le pris à part ; je le priaï, je le sollicitai ; je lui disais :

— Voyons, mon petit Rivet, fais cela pour moi.

Mais il semblait exaspéré et me répétait dans la figure :

— J'en ai assez, entends-tu ? de l'affaire de ce cochon de Morin.

Je fus bien contraint de partir aussi. Ce fut un des moments les plus durs de ma vie. J'aurais bien arrangé cette affaire-là pendant toute mon existence.

Dans le wagon, après les énergiques et muettes poignées de main des adieux, je dis à Rivet :

— Tu n'es qu'une brute.

Il répondit :

— Mon petit, tu commençais à m'agacer bougrement.

En arrivant aux bureaux du *Fanal*, j'aperçus une foule qui nous attendait. On cria dès qu'on nous vit :

— Eh bien ! avez-vous arrangé l'affaire de ce cochon de Morin ?

Tout la Rochelle en était troublé. Rivet, dont la mauvaise humeur s'était dissipée en route, eut grand-peine à ne pas rire en déclarant :

— Oui, c'est fait, grâce à Labarbe.

Et nous allâmes chez Morin.

Il était étendu dans un fauteuil, avec des sinapismes aux jambes et des compresses d'eau froide sur le crâne, défaillant d'angoisse. Et il toussait sans cesse, d'une petite toux d'agonisant, sans qu'on sût d'où lui était venu ce rhume. Sa femme le regardait avec des yeux de tigresse prête à le dévorer.

Dès qu'il nous aperçut, il eut un tremblement qui lui secouait les poignets et les genoux. Je dis :

— C'est arrangé, salop, mais ne recommence pas.

Il se leva, suffoquant, me prit les mains, les baisa comme celles d'un prince, pleura, faillit perdre connaissance, embrassa Rivet, embrassa même M^{me} Morin qui le rejeta d'une poussée dans son fauteuil.

Mais il ne se remit jamais de ce coup-là, son émotion avait été trop brutale.

On ne l'appelait plus dans toute la contrée que « ce cochon de Morin », et cette épithète le traversait comme un coup d'épée chaque fois qu'il l'entendait.

Quand un voyou dans la rue criait : « Cochon », il se retournait la tête par instinct. Ses amis le criblaient de plaisanteries horribles, lui demandant, chaque fois qu'ils mangeaient du jambon :

— Est-ce du tien ?

Il mourut deux ans plus tard.

Quant à moi, me présentant à la députation, en 1875, j'allai faire une visite intéressée au nouveau notaire de Tousserre, M^e Belloncle. Une grande femme opulente et belle me reçut.

— Vous ne me reconnaissez pas ? dit-elle.

Je balbutiai :

— Mais... non... madame.

— Henriette Bonnel.

— Ah !

— Et je me sentis devenir pâle.

Elle semblait parfaitement à son aise, et souriait en me regardant.

Dès qu'elle m'eut laissé seul avec son mari, il me prit les mains, les serrant à les broyer :

— Voici longtemps, cher monsieur, que je veux aller vous voir. Ma femme m'a tant parlé de vous. Je sais... oui, je sais en quelle circonstance douloureuse vous l'avez connue. Je sais aussi comme vous avez été parfait, plein de délicatesse, de tact, de dévouement dans l'affaire...

Il hésita, puis prononça plus bas, comme s'il eût articulé un mot grossier :

— ... dans l'affaire de ce cochon de Morin.

GUY DE MAUPASSANT

ROI DES DESINFECTANTS

CHLOROL-MARYE

Toutes Pharmacies.

Entrepôt :

7, Rue des Petites-Courbes, PARIS.

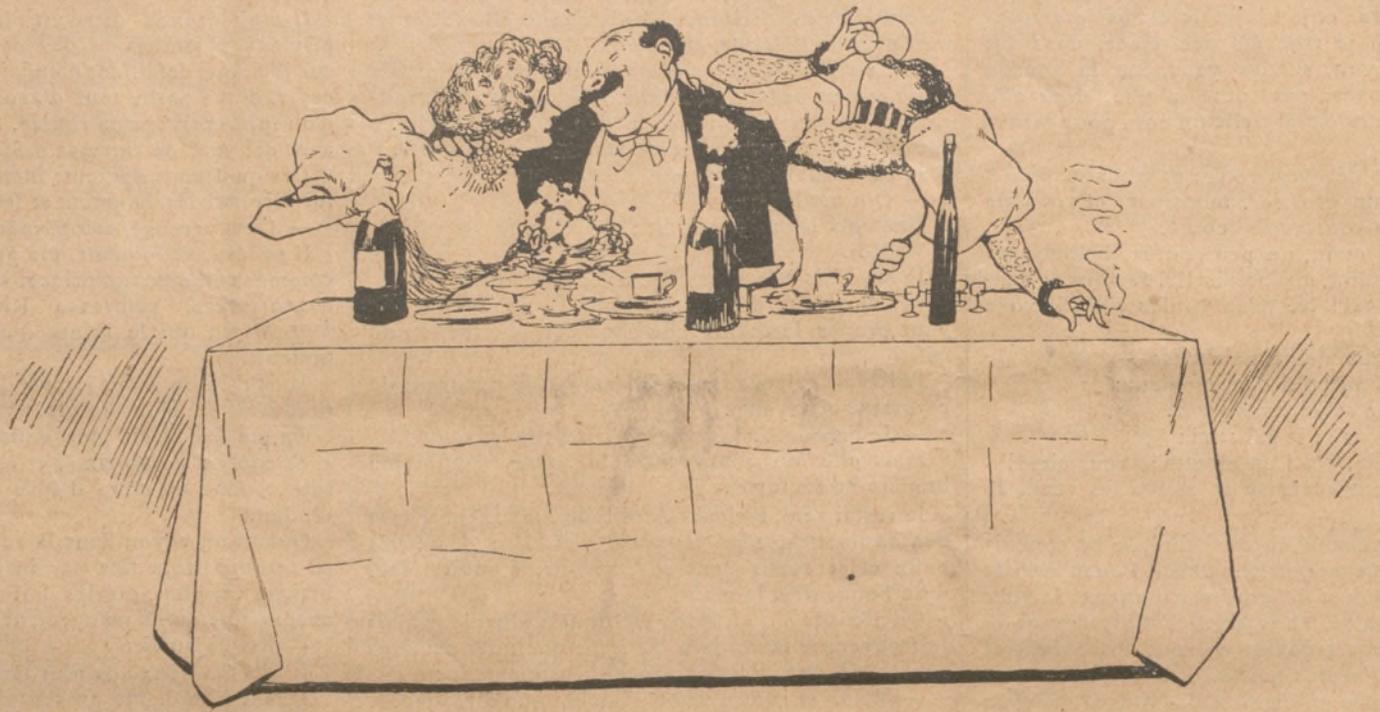
AU BORD DE L'EAU

I

Un lourd soleil tombait daplomb sur le lavoir ; Les canards engourdis s'endormaient dans la vase, Et l'air brûlait si fort qu'on s'attendait à voir Les arbres s'enflammer du sommet à la base. J'étais couché sur l'herbe auprès du vieux bateau Où des femmes lavaient leur linge. Des eaux grasses, Des bulles de savon qui se crevaient bientôt S'en allaient au courant, laissant de longues traces. Et je m'assoupissais lorsque je vis venir, Sous la grande lumière et la chaleur torride, Une fille marchant d'un pas ferme et rapide, Avec ses bras levés en l'air, pour maintenir Un fort paquet de linge au-dessus de sa tête. La branche large avec la taille mince, faite Ainsi qu'une Vénus de marbre, elle avançait Très droite, et sur ses reins, un peu, se balançait. Je la suivis, prenant l'étroite passerelle Jusqu'au seuil du lavoir, où j'entraï derrière elle.

Elle choisit sa place, et dans un baquet d'eau, D'un geste souple et fort, abattit son fardeau. Elle avait tout au plus la toilette permise ; Elle lavait son linge ; et chaque mouvement Des bras et de la hanche accusait nettement, Sous le jupon collant et la mince chemise, Les rondeurs de la croupe et les rondeurs des seins. Elle travaillait dur ; puis, quand elle était lasse. Elle élevait les bras, et superbe de grâce, Tendait son corps flexible en renversant ses reins. Mais le puissant soleil faisait craquer les planches ; Le bateau s'entr'ouvrait comme pour respirer.

PAS DE BONNE FÊTE SANS LENDEMAIN



Guillaume



(Dessin de Steinlen.)

Les femmes haletaient; on voyait sous leurs manches
La moiteur de leurs bras par place transpirer.
Une rougeur montait à sa gorge sanguine.
Elle fixa sur moi son regard effronté,
Dégrafa sa chemise; et sa ronde poitrine
Surgit, double et luisante, en pleine liberté,
Écartée aux sommets et d'une ampleur solide.
Elle battait alors son linge, et chaque coup
Agitait par moment d'un soubresaut rapide
Les roses fleurs de chair qui se dressent au bout.
Un air chaud me frappait, comme un souffle de forge,
A chacun des soupirs qui soulevaient sa gorge.
Les coups de son battoir me tombaient sur le cœur,
Elle me regardait d'un air un peu moqueur;
J'approchai, l'œil tendu sur sa poitrine humide
De gouttes d'eau, si blanche et tentante au baiser.
Elle eut pitié de moi, me voyant très timide,
M'aborda la première et se mit à causer.
Comme des sons perdus m'arrivaient ses paroles.
Je ne l'entendais pas, tant je la regardais.

Par sa robe entr'ouverte, au loin, je me perdais,
Devinant les dessous et brûlé d'ardeurs folles;
Puis, comme elle partait, elle me dit tout bas
De me trouver le soir au bout de la prairie.

Tout ce qui m'emplissait s'éloigna sur ses pas;
Mon passé disparut ainsi qu'une eau tarie!
Pourtant j'étais joyeux, car en moi j'entendais
Les ivresses chanter avec leur voix sonore.
Vers le ciel obscurci toujours je regardais,
Et la nuit qui tombait me semblait une aurore!

II

Elle était la première au lieu du rendez-vous.
J'accourus auprès d'elle et me mis à genoux,
Et promenant mes mains tout autour de sa taille
Je l'attirais. Mais elle, aussitôt, se leva,
Et par les prés baignés de lune se sauva.
Enfin je l'atteignis, car dans une broussaille

Qu'elle ne voyait point, son pied fut arrêté.
Alors, fermant mes bras sur sa hanche arrondie,
Auprès d'un arbre, au bord de l'eau, je l'emportai
Elle, que j'avais vue impudique et hardie,
Était pâle et troublée et pleurait lentement,
Tandis que je sentais comme un enivrement
De force qui montait de sa faiblesse émue.

Quel est donc et d'où vient ce ferment qui remue
Les entrailles de l'homme à l'heure de l'amour?

La lune illuminait les champs comme en plein jour.
Grouillant dans les roseaux, la bruyante peuplade
Des grenouilles faisait un grand charivari.
Une caille très loin jetait son double cri;
Et, comme préludant à quelque sérénade,
Des oiseaux réveillés commençaient leurs chansons.
Le vent me paraissait chargé d'amours lointaines,
Alourdi de baisers, plein des chaudes haleines
Que l'on entend venir avec de longs frissons,

Et qui passent roulant des ardeurs d'incendies.
Un rut puissant tombait des bises attiédies.
Et je pensai : « Combien, sous le ciel infini,
Par cette douce nuit d'été, combien nous sommes
Qu'une angoisse soulève et que l'instinct unit
Parmi les animaux comme parmi les hommes ! »
Et moi j'aurais voulu, seul, être tous ceux-là !

Je pris et je baisai ses doigts ; elle trembla.
Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande
Et de thym, dont son linge était tout embaumé.
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande
Comme un laurier sauvage ou le lait parfumé
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres.
Elle se débattait ; mais je trouvai ses lèvres !
Ce fut un baiser long comme une éternité
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.
Elle se renversa, râlant sous ma caresse ;
Sa poitrine oppressée et dure de tendresse,
Haletait fortement avec de longs sanglots.
Sa joue était brûlante et ses yeux demi-clos ;
Et nos bouches, nos sens, nos soupirs se mêlèrent.
Puis, dans la nuit tranquille où la campagne dort,
Un cri d'amour monta, si terrible et si fort
Que des oiseaux dans l'ombre effarés s'envolèrent.
Les grenouilles, la caille, et les bruits et les voix
Se turent ; un silence énorme emplit l'espace.
Soudain, jetant au vent sa lugubre menace,
Très loin derrière nous un chien hurla trois fois.

Mais quand le jour parut, comme elle était restée,
Elle s'enfuit. J'errai dans les champs au hasard.
La senteur de sa peau me hantait ; son regard
M'attachait comme une ancre au fond du cœur jetée.
Ainsi que deux forçats rivés aux mêmes fers,
Un lien nous tenait, l'affinité des chairs.

III

Pendant cinq mois entiers, chaque soir, sur la rive,
Plein d'un emportement qui jamais ne faiblît,
J'ai caressé sur l'herbe ainsi que dans un lit
Cette fille superbe, ignorante et lascive.
Et le matin, mordus encor du souvenir,
Quoique tout alanguis des baisers de la veille,
Dès l'heure où, dans la plaine, un chant d'oiseau s'éveille,
Nous trouvions que la nuit tardait bien à venir.
Quelquefois, oubliant que le jour dût éclore,
Nous nous laissions surprendre embrassés, par l'aurore.
Vite, nous revenions le long des clairs chemins,
Mes deux yeux dans ses yeux, ses deux mains dans mes mains.
Je voyais s'allumer des lueurs dans les haies,
Des troncs d'arbre soudain rougir comme des plaies,
Sans songer qu'un soleil se levait quelque part ;
Et je croyais, sentant mon front baigné de flammes,
Que toutes ces clartés tombaient de son regard,
Elle allait au lavoir avec les autres femmes ;
Je la suivais, rempli d'attente et de désir.
La regarder sans fin était mon seul plaisir ;
Et je restais debout dans la même posture,
Muré dans mon amour comme en une prison.
Les lignes de son corps fermaient mon horizon ;
Mon espoir se bornait au nœud de sa ceinture.
Je demeurais près d'elle, épiant le moment
Où quelque autre attirait la gaité toujours prête ;
Je me penchais bien vite, elle tournait la tête,
Nos bouches se touchaient, puis fuyaient brusquement.
Parfois elle sortait en m'appelant d'un signe ;
J'allais la retrouver dans quelque champ de vigne
Ou sous quelque buisson qui nous cachait aux yeux,
Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées,
Quatre ailes qui portaient deux papillons joyeux,
Un double insecte noir qui passait les allées.
Grave, elle ramassait ces petits amoureux
Et les baisait. Souvent des oiseaux sur nos têtes
Se becquetaient sans peur ; et les couples des bêtes
Ne nous redoutaient point, car nous faisions comme eux.

Puis, le cœur tout plein d'elle, à cette heure tardive
Où j'attendais, guettant les détours de la rive,
Quand elle apparaissait sous les hauts peupliers,
Le désir allumé dans sa prunelle brune,
Sa jupe balayant tous les rayons de lune
Couchés entre chaque arbre au travers des sentiers,
Je songeais à l'amour de ces filles bibliques,
Si belles qu'en ces temps lointains on a pu voir,
Éperdus et suivant leurs formes impudiques,
Des anges qui passaient dans les ombres du soir.

IV

Un jour que le patron dormait devant la porte,
Vers midi, le lavoir se trouva dépeuplé.
Le sol brûlant fumait comme un bœuf essoufflé
Qui peine en plein soleil ; mais je trouvais moins forte
Cette chaleur du ciel que celle de mes sens.
Aucun bruit ne venait que des lambeaux de chants
Et des rires d'ivrogne, au loin, sortant des bouges,
Puis la chute parfois de quelques gouttes d'eau
Tombant on ne sait d'où, sueur du vieux bateau.

Or, ses lèvres brillaient comme des charbons rouges
D'où jaillirent soudain des crises de baisers,
Ainsi que d'un brasier partent des étincelles,
Jusqu'à l'affaissement de nos deux corps brisés.
On n'entendait plus rien hormis les sauterelles,
Ce peuple du soleil aux éternels cris-cris
Crépitant comme un feu parmi les prés flétris.
Et nous nous regardions, étonnés, immobiles,
Si pâles tous les deux que nous nous faisons peur,
Lisant aux traits creusés, noirs, sous nos yeux fébriles,
Que nous étions frappés de l'amour dont on meurt,
Et que par tous nos sens s'écoulait notre vie.

Nous nous sommes quittés en nous disant tout bas
Qu'au bord de l'eau, le soir, nous ne viendrions pas.

Mais, à l'heure ordinaire, une invincible envie
Me prit d'aller tout seul à l'arbre accoutumé
Rêver aux voluptés de ce corps tant aimé,
Promener mon esprit par toutes nos caresses,
Me coucher sur cette herbe et sur son souvenir.
Quand j'approchai, grisé des anciennes ivresses,
Elle était là, debout, me regardant venir.

Depuis lors, envahis par une fièvre étrange,
Nous hâtons sans répit cet amour qui nous mange.
Bien que la mort nous gagne, un besoin plus puissant
Nous travaille et nous force à mêler notre sang.
Nos ardeurs ne sont point prudentes ni peureuses ;
L'effroi ne trouble pas nos regards embrasés ;
Nous mourons l'un par l'autre ; et nos poitrines creuses
Changent nos jours futurs contre autant de baisers.
Nous ne parlons jamais. Auprès de cette femme
Il n'est qu'un cri d'amour, celui du cerf qui brame.
Ma peau garde sans fin le frisson de sa peau
Qui m'emplit d'un désir toujours âpre et nouveau ;
Et si ma bouche a soif, ce n'est que de sa bouche !
Mon ardeur s'exaspère et ma force s'abat
Dans cet accouplement mortel comme un combat.
Le gazon est brûlé qui nous servait de couche ;
Et, désignant l'endroit du retour continu,
La marque de nos corps est entrée au sol nu.
Quelque matin, sous l'arbre où nous nous reconstruâmes,
On nous ramassera tous deux au bord de l'eau.
Nous serons rapportés au fond d'un lourd bateau,
Nous embrassant encore aux secousses des rames.
Puis, on nous jettera dans quelque trou caché,
Comme on fait aux gens morts en état de péché.

Mais alors, s'il est vrai que les ombres reviennent,
Nous reviendrons, le soir, sous les hauts peupliers ;
Et les gens du pays, qui longtemps se souviennent,
Et nous voyant passer, l'un à l'autre liés,
Diront, en se signant, et l'esprit en prière :
« Voilà le mort d'amour avec sa lavandière. »

GUY DE MAUPASSANT.

Gouttes Livoniennes CONTRE LE FLAQUE
TOUX, Rhumes, 3 fr.
BRONCHITES, etc. 7⁵⁰ fr.

A TUNIS

Nous songions à regagner l'hôtel quand l'agent
de police indigène nous proposa de nous conduire
tout simplement dans un bouge, dans un lieu
d'amour dont il ferait ouvrir la porte d'autorité.
Et nous voici encore le suivant à tâtons dans des
ruelles noires inoubliables, allumant des allumettes
pour ne pas tomber, trébuchant tout de même en
des trous, heurtant les maisons de la main et de
l'épaule et entendant parfois des voix, des bruits de
musique, des rumeurs de fête sauvage sortir des
murs, étouffés, comme lointains, effrayants d'assour-
dissement et de mystère. Nous sommes en plein
dans le quartier de la débauche.

Devant une porte on s'arrête : nous nous dissimu-
lons à droite et à gauche tandis que l'agent frappe à
coups de poing en criant une phrase arabe, un
ordre.

Une voix, faible, une voix de vieille répond
derrière la planche ; et nous percevons maintenant
des sons d'instruments et des chants criards de
femmes arabes dans les profondeurs de ce repaire.

On ne veut pas ouvrir. L'agent se fâche, et de sa
gorge sortent des paroles précipitées, rauques et
violentes. A la fin, la porte s'entre-bâille, l'homme
la pousse, entre comme en une ville conquise, et
d'un beau geste vainqueur semble nous dire :
« Suivez-moi ».

Nous le suivons, en descendant trois marches qui
nous mènent en une pièce basse, où dorment, le long
des murs, sur des tapis, quatre enfants arabes, les
petits de la maison. Une vieille, une de ces vieilles
indigènes qui sont des paquets de loques jaunes
nouées autour de quelque chose qui remue, et d'où
sort une tête invraisemblable et tatouée de sorcière,

essaye encore de nous empêcher d'avancer. Mais la
porte est refermée, nous entrons dans une première
salle où quelques hommes sont debout qui n'ont pu
pénétrer dans la seconde dont ils obstruent l'ouver-
ture en écoutant d'un air recueilli l'étrange et aigre
musique qu'on fait la-dedans. L'agent pénètre le
premier, fait écarter les habitués et nous atteignons
une chambre étroite, allongée, où des tas d'Arabes
sont accroupis sur des planches, le long de deux
murs blancs, jusqu'au fond.

Là, sur un grand lit français qui tient toute la
largeur de la pièce, une pyramide d'autres Arabes
s'étagent, invraisemblablement empilés et mêlés, un
amas de burnous d'où émergent cinq têtes à turban.

Devant eux, au pied du lit, sur une banquette
nous faisant face, derrière un guéridon d'acajou
chargé de verres, de bouteilles de bière, de tasses à
café et de petites cuillers d'étain, quatre femmes
assises chantent une interminable et trainante
mélodie du Sud, que quelques musiciens juifs
accompagnent sur des instruments.

Elles sont parées comme pour une féerie, comme
les princesses des Mille et une Nuits, et une d'elles,
âgée de quinze ans environ, d'une beauté si surpre-
nante, si parfaite, si rare, qu'elle illumine ce lieu
bizarre, en fait quelque chose d'imprévu, de symbo-
lique et d'inoubliable.

Les cheveux sont retenus par une écharpe d'or
qui coupe le front d'une tempe à l'autre. Sous cette
barre droite et métallique s'ouvrent deux yeux
énormes, au regard fixe, insensible, introuvable,
deux yeux longs, noirs, éloignés, que sépare un nez
d'idole tombant sur une petite bouche d'enfant, qui
s'ouvre pour chanter et semble seule vivre en ce
visage. C'est une figure sans nuances, d'une régula-
rité imprévue, primitive et superbe, faite de lignes
si simples qu'elles semblent les formes naturelles et
uniques de ce visage humain.

En toute figure rencontrée, on pourrait, semble-
t-il, remplacer un trait, un détail, par quelque chose
pris sur une autre personne. Dans cette tête de jeune
Arabe on ne pourrait rien changer, tant ce dessin
en est typique et parfait. Ce front uni, ce nez ; ces
joues d'un modelé imperceptible qui vient mourir à
la fine pointe du menton, en encadrant, dans un
ovale irréprochable de chair un peu brune, les seuls
yeux, le seul nez et la seule bouche qui puissent être
là, sont l'idéal d'une conception de beauté absolue
dont notre regard est ravi, mais dont notre rêve seul
peut ne se pas sentir entièrement satisfait. A côté
d'elle, une autre fillette, charmante aussi, point
exceptionnelle, une de ces faces blanches, douces
dont la chair a l'air d'une pâte faite avec du lait.
Encadrant ces deux étoiles, deux autres femmes
sont assises, au type bestial, à la tête courte, aux
pommettes saillantes, deux prostituées nomades, de
ces êtres perdus que les tribus sèment en route,
ramassent et reperdent, puis laissent un jour à la
traîne de quelque troupe de spahis qui les emmène
en ville.

Elles chantent en tapant sur la darbouka avec
leurs mains rougies par le henné, et les musiciens
juifs les accompagnent sur de petites guitares, des
tambourins et des flûtes aiguës.

Tout le monde écoute, sans parler, sans jamais
rire, avec une gravité auguste.

Où sommes-nous ? Dans le temple de quelque
religion barbare, ou dans une maison publique ?

Dans une maison publique ? Oui, nous sommes
dans une maison publique, et rien au monde ne m'a
donné une sensation plus imprévue, plus fraîche,
plus colorée que l'entrée dans cette longue pièce
basse, où ces filles, parées, dirait-on, pour un culte
sacré, attendent le caprice d'un de ces hommes
graves qui semblent murmurer le Coran jusqu'au
milieu des débauches.

On m'en montre un, assis devant sa minuscule
tasse de café, les yeux levés, plein de recueillement,
C'est lui qui a retenu l'idole ; et presque tous les
autres sont des invités. Il leur offre des rafraîchis-
sements et de la musique, et la vue de cette belle
fille jusqu'à l'heure où il les priera de rentrer
chacun chez soi. Et ils s'en iront en le saluant avec
des gestes majestueux. Il est beau, cet homme de
goût, jeune, grand, avec une peau transparente
d'Arabe des villes que rend plus claire la barbe
noire, luisante, soyeuse et un peu rare sur les joues.

La musique cesse, nous applaudissons. On nous
imite. Nous sommes assis sur des escabeaux, au
milieu d'une pile d'hommes. Soudain une longue
main noire me frappe sur l'épaule, et une voix, une
de ces voix étranges des indigènes essayant de parler
français, me dit :

— Moi, pas d'ici, Français comme toi.

Je me retourne et je vois un géant en burnous,
un des Arabes les plus hauts, les plus maigres, les
plus osseux que j'aie jamais rencontrés.

— D'où es-tu donc ? lui dis-je stupéfait.

— D'Algérie !

— Ah ! je parie que tu es Kabyle ?

— Oui, Moussi.

Il riait, enchanté que j'eusse deviné son origine, et me montrant son camarade :

— Lui aussi.

— Ah! bon.

C'était pendant une sorte d'entr'acte.

Les femmes, à qui personne ne parlait, ne remuaient pas plus que des statues, et je me mis à causer avec mes deux voisins d'Algérie, grâce au secours de l'agent de police indigène.

J'appris qu'ils étaient bergers, propriétaires aux environs de Bougie, et qu'ils portaient dans les replis de leurs bournous des flûtes de leur pays dont ils jouaient le soir, pour se distraire. Ils avaient envie sans doute qu'on admirât leur talent, et ils montrèrent deux minces roseaux percés de trous, deux vrais roseaux coupés par eux au bord d'une rivière.

Je priai qu'on les laissât jouer, et tout le monde aussitôt se tut avec une politesse parfaite.

Ah! la surprenante et délicieuse sensation qui se glissa dans mon cœur avec les premières notes si légères, si bizarres, si inconnues, si imprévues, des deux petites voix de ces deux petits tubes poussés dans l'eau! C'était fin, doux, haché, sautillant : des sons qui volaient, qui voletaient l'un après l'autre sans se rejoindre, sans se trouver, sans s'unir jamais; un chant qui s'évanouissait toujours, qui recommençait toujours, qui passait, qui flottait autour de nous, comme un souffle de l'âme des feuilles, de l'âme des bois, de l'âme des ruisseaux, de l'âme du vent, entré avec ces deux grands bergers des montagnes kabyles dans cette maison publique d'un faubourg de Tunis.

GUY DE MAUPASSANT.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine la fin de notre intéressant feuilleton : *Au Tombeau des Goujons*, par notre confrère JULES RICARD.

P'TIT MI

(Suite)

Et lui nouant ses bras autour du cou, elle l'em brassait à nouveau comme avec des délices et comme si elle eût pris possession de tout son être, sur les yeux, se chatouillant les lèvres aux longues franges des cils, sur les tempes, se délectant de les sentir battre à coups désordonnés, sur les cheveux qui sentaient bon, qui étaient doux comme des floches de soie, sur les joues qui fleurissaient la peau jeune et fraîche et dans le creux des oreilles et sur la nuque ronde, et sur la bouche — le dernier gîte et le meilleur. M. d'Armagnel se laissait faire comme un gamin que bercent des mains frôleuses et maternelles. Il se livrait tout entier au charme de cette aventure. Il eût été heureux, en sa fatuité de collégien, que quelqu'un les surprît. Il le souhaitait. Et, vibrant des pieds à la tête — comme un violon que heurte l'archet — sous les attouchements savants de cette bouche de femme, il murmurait :

— Oh! oui, va, c'est bien vrai, je t'aime, Jeanne, je t'aime!

M^{me} de Ravignac avait un sourire triomphant aux lèvres. Elle était arrivée au but plus facilement qu'elle ne l'eût espéré. Elle ne regrettrait pas son audace et d'avoir risqué avec une telle imprudence sa réputation intacte d'honnête femme. Il y avait tant de jours que ce petit Georgie avec ses airs de fille, son accent traînant quand il parlait aux femmes, son apparence à la fois insolente et ingénue, la tentait. Il l'aimerait comme elle rêvait d'être aimée. Il serait le fruit défendu où l'on enfonce ses dents à lentes et délicates bouchées. Elle le façonnerait à sa ressemblance, à ses goûts, à ses curiosités. Il l'assouvirait peut-être, elle que nul encore n'avait rassasiée et contrainte à demander grâce sous les assauts renouvelés du mâle. Et incendiée de convoitises, le sang brûlé comme par des sucres d'épices, enragée, avivant les sursauts de son cœur romanesque du rut furieux de ses sens en fusion, elle eût été ravi que M. d'Armagnel la renversât sur ce banc, dans sa robe de bal, la terrassât de ses bras raidis, déchirant ses dentelles, fourrageant parmi ses jupes et la violât au milieu de cette extase de baisers, de cet enveloppement dans le bleu.

L'excitation des valsés qui l'avaient emportée de bras en bras, ployée contre d'autres corps, des coups de champagne qu'elle avait bues coup sur coup, des baisers qu'elle avait sentis sur sa peau et qu'elle avait rendus la détraquaient. Puis, cette heure unique de solitude que jamais elle ne retrouverait dans sa vie, le décor incomparable pour se donner, le mystère des ténèbres à peine teintées de lueurs d'étoiles et cette proie à la portée de ses lèvres, cet en-

fant, mièvre, vicieux, qui lui briserait les reins de son étreinte farouche, qui l'emporterait en ces paradis de jouissance dont rêvait sans cesse son cerveau malade. Oh! lui appartenir tout entière et tout de suite, agoniser de joie dans ses bras, étancher la soif d'amour qui lui brûlait les lèvres, la gorge et tout le corps, jouir jusqu'à l'absolu anéantissement dans ce parfum de roses et ces blancheurs de lune! Elle l'aurait demain, après-demain, ou chez elle, ou dans une chambre d'hôtel, sûrement. Elle le tenait à sa dévotion, à son gré. Mais ce ne serait plus comme maintenant, comme en la minute où elle se retenait pour ne pas s'offrir aussi impudiquement qu'une fille, pour ne pas lui crier son désir. Et il ne paraissait pas s'en apercevoir, il n'osait pas aller plus loin que le baiser, il ne devinait pas qu'elle était tout entière à lui, qu'elle attendait le moindre mot, le moindre geste, pour lui appartenir.

— Je t'aime, Georgie, je t'aime, roucoulait-elle, je suis à toi, mon cœur, je veux être ta petite femme, je te rendrai si heureux, que tu ne pourras plus me quitter!

Elle s'était insensiblement assise sur ses genoux, le caressait de tout son corps, le grisait de son odeur capiteuse de blonde. Et M. d'Armagnel, ne sachant plus ce qu'il faisait, avait resserré son étreinte, allait posséder cette maîtresse nouvelle qui l'allumait comme un brandon, quand ils entendirent des bruits de pas qui se rapprochaient. Ils se dégagèrent aussitôt de cette imprudente étreinte et, défrisant sa toilette d'un geste rapide, se relevant, M^{me} de Ravignac prit le bras que lui offrait Georgie, s'y appuya comme une promeneuse indifférente qui, ayant trop chaud dans les salons où l'on danse, tentée par la douceur mélancolique de la nuit, a voulu faire quelques pas à travers les allées du jardin. Nul n'aurait cru, à les voir, que leurs bouches venaient de se désunir brusquement, qu'ils étaient encore tout pantelants des tendresses échangées, qu'ils avaient la tête perdue de fièvre et d'émoi. Ils marchaient lentement, causant très haut de choses banales, pour qu'on les entendît, et M. d'Armagnel eut seul une minute d'hésitation, une rougeur aux joues, lorsqu'au tournant de l'allée, ils débouchèrent en face de la préfète et du général Martelet.

M^{me} de Serpenoise fronça les sourcils, irritée, nerveuse, n'étant pas dupe de ce calme apparent et s'écria d'une voix saccadée :

— Eh bien! à quoi pensez-vous, Georgie?!

Tout le monde vous cherche... Conduisez-vous le cotillon ou ne le conduisez-vous pas?

M. d'Armagnel se mordit les lèvres, froissé de recevoir cette gourmande devant M^{me} de Ravignac. Celle-ci regardait la préfète avec un vague sourire impertinent, et tout son visage respirait la plénitude du bonheur, accusait sa joie d'aimer et d'être aimée, s'épanouissait comme une fleur qui vient de s'ouvrir peu à peu au soleil.

Et tandis qu'ils s'éloignaient, le général eut un sourire chevrotant et s'écria :

— Ah! le gaillard! je ne le plains pas!

M^{me} de Serpenoise parut ne pas l'entendre.

VI

Jusqu'à ce bal où il avait enfin ébauché une aventure sérieuse, M. d'Armagnel s'était contenté de courir le guilledou comme quelque sous-lieutenant noceur qui est beau garçon, a un peu de fortune et de telles fringales d'amour que tous les morceaux lui sont bons. Il fréquentait avec les officiers dans les maisons diffamées qui longent la rue Chaude. Il avait même eu au « trente-quatre » une amusante toquade de huit jours pour une petite Espagnole de Renteria récemment racolée et dont le corps et les lèvres avaient la fraîcheur d'un œillet rose.

(A suivre.)

RENÉ MAIZEROY.

CHRONIQUE DES LIVRES

Parlez anglais, allemand, italien, espagnol, russe. Apprenez seul une langue en 4 mois, mieux qu'avec un professeur. *Pur accent*. — Nouvelle méthode progressive, simple et facile, très attrayante. — Preuve, essai 1 langue franco, envoyer 90 c. à : *Maître Populaire*, r. Montholon, 43-B, Paris (hors France 1 fr. 10 mandat-poste).

LES LIVRES

Parait dans la biblioth. univers. de poche à 25 cent. : *Amours Foltres*, contes joyeux par *Armand Silvestre*. — 1 b. vol. 160 p. Env. fr. cont. 30 c. en timb. à M. FAYARD, 78, b. St-Michel — Paris

AVIS LE RHUM S-JAMES de provenance authentique des CÉLÈBRES Plantations de St-James, se vend exclusivement en bouteilles carrées.

On demande POÉSIES et CONTES au *Phare*, 25, r. Rodier, Paris. 1^{er} timbre, 1^{er} rep.

RIEURS ET FARCEURS Pour vous amuser et amuser vos amis, demandez notre catalog. illust. de 60 pages contenant tous les articles de farces joyeuses... de surprises amusantes... d'atrapes désopilantes. Masques, pieds nus pour attaquer sur bottines, etc. Ecrire V. MOUREN, 123, rue St-Sabin, Paris. (Envoi gratis.)

PHOTOGRAPHIES CAPTIVANTES

Livres, Grivoiseries, Nouveautés à sensation. Catal. (200 Nouv.) 0 fr. 50 avec 20 éch. Phot. ou 2 éch. ouvrages, 2 fr. 50. SCHLÖFFEL, Éditeur. BOX, 509, Amsterdam.

La Maison HENRY CHASTAN FONDÉE EN 1876 Plus de 500.000 correspondants 68, RUE J.-J. ROUSSEAU, 68 Est la Manufacture de caoutchouc et baudruche Pour usage intime HOMMES et DAMES Envoi six échantillons et Catalogue contre 1 fr. 25 timbres-poste pli cacheté "Cinq parties du Monde"

GRIVOISERIES nouveautés fin de siècle. Cat. intime gratuit Ecrire à RELIN, éditeur à CETTE.

AMATEURS de CURIOSITES PARIENNES à titre de réclame, j'envoie toujours pour 3 fr. 10 mandat ou 22 timbres à 15 cent. prix réel 4 fr. 50 3 broch. de 130 p. chaque sur des sujets intimes à sexes et 1 volume de 300 pages très intéressant plus mon unique catal. des 26 vol. choisis extra intimes avec grav. n'est pas envoyé séparément. ARNAULT, éd. r. Lauriston, Paris

J. G. LISEZ!

Le Santal de Midy est devenu très populaire parmi les jeunes gens; c'est qu'il guérit en 48 heures les affections qui réclamaient autrefois l'emploi de baumes ou liquides astringents et demandaient des semaines de traitement. — Dépôt : 113, Faub. St-Honoré.

31, RUE BERGERE, 31, PARIS

MANUFACTURE DE PRÉSERVATIFS EN Caoutchouc Dilaté & BAUDRUCHE

GARANTIS INCASSABLES pour l'usage intime de l'homme et de la femme Contre 1 fr. 25 seulement j'envoie franco et discrètement mon Catalogue illustré de 40 pages et 200 gravures, plus 6 beaux échantillons, 3 blancs et 3 roses. Discretion absolue. — Meilleur Marché du Monde.

RUDGE

16, RUE HALÉVY — PARIS — Caoutchoucs PLEINS, CREUX ET PNEUMATIQUES Demander le nouveau Catalogue.

PHOTOGRAPHIES GALANTES

Scènes de boudoir. — 12 cartes 3 fr. 12 ALBUMS 10 fr. contre mandat-poste.

Henry, 134, cours Victor-Hugo, à Bordeaux.

Le Gérant : Alfred THULARD.

Paris. — Imp. du Gil Blas illustré, 8, rue Glück, A. Thulard, Imp.

PRUDENCE SURETÉ **PRÉSERVATIFS** en Caoutchouc dilaté et Baudruche **SÉCURITÉ ABSOLUE** GARANTIS INCASSABLES et APPAREILS SPÉCIAUX indispensables pour usage intime (HOMMES et DAMES) **MAISON A. CLAVERIE** PARIS, 234, Faubourg Saint-Martin, 234, PARIS PLUS DE 600.000 CORRESPONDANTS. — COMPLÈTE DISCRETION Contre 30 cent. seulement, la Maison envoie franco et discrètement son Catalogue général illustré de 44 pages et 200 gravures et un échantillon, ou 6 échantillons et le catalogue contre 1 fr. seulement Notre Maison connue du monde entier est la seule fabriquant elle-même et vendant réellement bon et bon marché.

PHOTOS LIVRES GALANTS, etc. ÉPATANTS 2 Catalogues clos : 50 centimes. DUCHENE et C^o, Éditeurs français. — AMSTERDAM

Fils Moderne

Chanson de XANROF, chantée par Yvette Guilbert

1^{er} COUPLET.

Pa - pa j'en ai plein l'dos d'tes
 r'pro - ches. Tu m'assomm's et j'vais t'dir ton fait. Pri -
 - mo, je n'ai plus l'âg' des mio - ches J'ai vingt ans, je suis un homm
 fait! Il me pousse avec la mous - ta - che, Au
 cœur l'amour, au front l'orgueil, Si tu crois m'tenir à l'al -
 - ta - che, Tu peux rien contempler mon œil! Tu

II

III

Tu parl's tout l' temps d' tes sacrifices
 Mais vrai, tu m'embêt's pour leur prix!
 L' grec et l' latin c'est des supplices
 Qu' tu n' sais pas, toi qu'as rien appris;
 Et si voilà quatre ans que j' rate
 Mon diplôme de bachelier,
 C'est dans une pensè' délicate :
 C'est afin de n' pas t'humilier.

Au lieu d' ça donn' moi quéqu's ressources :
 J' lâch' tout d' suit' les programm's rasan's,
 Et j'achète un bon ch'val de courses,
 Qui m' fait millionnair' dans deux ans.
 A moi, Paris et la grand' vie!
 Et toi, qui préfèr's, vieux farceur,
 La chass', la campagne, et l'eau d' vie,
 De mes terr's, j' te nomm' régisseur.

IV

V

Mais ouich' ! tu m' reproch's mes dépenses,
 Ma maîtresse et mèm' mes amis;
 Quand ça d'vrait t' flatter si tu penses
 Que ton fils est chic et bien mis!
 Oui, j'aim' le luxe et la paresse;
 Mais, mon pauv' vieux, si tu comptais
 Que j' s'rais un pané d' ton espèce,
 Tu pouvais m' laisser où j'étais!

D'abord quand tu parl's de Pich'nette,
 Tu m' fras l' plaisir de te r'tenir;
 Tu trouv's qu'é' m' coût' les yeux d' la tête;
 C'est p't' ètr' ell' qui d'vrait m'entret'nir?
 Parl' donc pas sur des tons sinistres
 D' son passé, d' ses amants; — qu' veux-tu!
 J' peux pas prendr' des femm's de ministres,
 Ni d's accessits de vertu.

VI

Et puis, parce que t'es mon père,
 Pourquoi qu' tu voudrais m' fair' la loi?
 Dans l' temps, t'as épousé ma mère,
 Voilà tout c' que t'as fait pour moi.
 Encor' pour me donner naissance
 Y a qu' maman qui s'est mise en frais :
 T'as eu l' plaisir, ell' la souffrance,
 Et tu n' l'as p't'ètr' pas, fait exprès.



(Dessin de Steinlen.)

Paris, G. ONDET, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis.